

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

QUE VIENNENT LES BARBARES

Myriam Marzouki



Mise en scène Myriam Marzouki

Dramaturgie et texte Sébastien Lepotvin et Myriam Marzouki

Production MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Coproduction Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France, Comédie de Reims — CDN, La Passerelle — Scène nationale de Saint-Brieuc, Compagnie du dernier soir

Avec le financement de la Région Île-de-France

Avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de distribution gérant les droits des artistes interprètes, de la DRAC Île-de-France - Ministère de la Culture, du théâtre L'Echangeur — Bagnolet

Avec l'aimable autorisation de France Musique

Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques — ARTCENA.

Création à la MC93 du 13 au 23 mars 2019

En tournée 2018-2019 :

La Comédie de Reims — CDN, La Passerelle — Scène nationale de Saint-Brieuc, MC2: Grenoble, La Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France, Théâtre Dijon-Bourgogne, CDN, dans le cadre du festival Théâtre en mai

Reprise en 2021-2022

Disponible en tournée en janvier-février 2022

Contacts

Directeur de production
Frank Piquard

Direction artistique
Myriam Marzouki

Que viennent les barbares

Texte et dramaturgie

Sébastien Lepotvin et Myriam Marzouki

Avec des extraits de Constantin Cavafis* et Jean Sénac, et des passages librement inspirés des interviews et récits de Mohamed Ali, James Baldwin et Claude Lévi-Strauss.

Mise en scène

Myriam Marzouki

Avec

Louise Belmas, Marc Berman, Yassine Harrada, Claire Lapeyre Mazérat, Samira Sedira, Maxime Tshibangu

Scénographie

Marie Szersnovicz

Lumière

Christian Dubet

Son

Jean-Damien Ratel

Costumes

Laure Maheo

Assistante à la mise en scène et regard chorégraphique

Magali Caillet-Gajan

Stagiaire assistant à la mise en scène

Timothée Israël

Construction décor

Ateliers de la MC93

Production MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
Coproducteur Comédie de Béthune — CDN Hauts-de-France,
Comédie de Reims — CDN, La Passerelle — Scène nationale de
Saint-Brieuc, Compagnie du dernier soir
Avec le financement de la Région Île-de-France

Avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de
distribution gérant les droits des artistes interprètes, de la DRAC
Île-de-France - Ministère de la Culture, du théâtre L'Echangeur —
Bagnolet

Avec l'aimable autorisation de France Musique

Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques —
ARTCENA.

*Dans la traduction de Dominique Grandmont, Editions Gallimard.



Pourquoi nous être ainsi rassemblés sur la place ?
Il paraît que les Barbares doivent arriver aujourd'hui.
Et pourquoi le Sénat ne fait-il donc rien ?
Qu'attendent les Sénateurs pour édicter des lois ?

C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui.
Quelles lois pourraient bien faire les Sénateurs ?
Les Barbares quand ils seront là, dicteront les lois (...)

D'où vient, tout à coup, cette inquiétude
et cette confusion (les visages, comme ils sont devenus graves!)
Pourquoi les rues, les places, se vident-elles si vite,
Et tous rentrent-ils chez eux, l'air soucieux ?

C'est que la nuit tombe et que les barbares ne sont pas arrivés.
Certains même, de retour des frontières
Assurent qu'il n'y a plus de barbares.

Et maintenant, qu'allons-nous devenir, sans barbares.
Ces gens-là, en un sens, apportaient une solution.

En attendant les barbares
Constantin Cavafis, 1904

Genèse

Ce qui nous regarde, créé en 2016, abordait les regards portés en France sur le voile et les femmes qui le portent, et c'est une fois le spectacle achevé que j'ai compris quelque chose : au-delà du voile en tant que tel, de sa dimension religieuse, du symbole d'oppression qu'il représente pour beaucoup, de l'injure qu'il fait à de nombreuses féministes, ce qui finalement ne va pas de soi, c'est de voir une femme voilée en France et de se dire, sans hésitation aucune : cette femme est Française. Ce qui résiste en chacun, quoi qu'on en dise, c'est un jugement spontané, dans lequel se mêlent la mémoire individuelle et collective, les récits, les pratiques invisibles du quotidien, ainsi que des mythes collectifs puissants. Et ce qu'on peut dire de la femme voilée, on pourrait le dire d'une femme noire, d'un homme basané, d'une personne asiatique et de bien d'autres encore : il y a un imaginaire inconscient qui ne les fait pas entrer, sans doutes ni questions, dans la « carte postale française ».

La société française a toujours été constituée de citoyens aux origines diverses. Aujourd'hui, les appartenances et les apparences multiples de millions de Français sont en grande partie héritées de l'expérience coloniale et des questions nouvelles sont apparues. Des strates et des noeuds de difficultés surgissent, des tensions et des peurs s'expriment, des souffrances diverses et antagonistes se manifestent, parfois dans la violence.

Cette situation n'a rien de spécifiquement français car presque partout dans le monde les êtres humains doivent faire le deuil d'une réalité — qu'elle ait existé ou non — à jamais révolue, devenue moteur à fantasmes et rêveries nostalgiques : vivre auprès de ceux qui nous ressemblent en tous points.

Dans notre pays, de nombreux citoyens, bien que nés en France, ne se sentent pas vraiment Français parce qu'ils ne sont pas perçus comme tels. Le débat politique et médiatique voudrait nous imposer la question : Qu'est-ce qu'être Français ? Qu'est-ce que l'identité nationale ? Il m'a semblé plus pertinent de changer de perspective, de cadrer ce questionnement autrement : qui est perçu comme Autre, irréductiblement décalé du « nous » national ? Et cette image de soi, cette surface de l'apparence que nul ne choisit, à quoi renvoie-t-elle ? À quelle altérité ? À quelle peur ? À quelles histoires ? Cette réalité complexe a été le thème de départ du spectacle.

La difficulté à vivre dans une société dont tous les membres n'ont pas la même couleur de peau, ne paraissent pas avoir les mêmes origines, est pour l'essentiel liée à ce qui échappe à l'intelligence et à la raison, elle s'enracine dans les imaginaires individuels et collectifs, dans les affects, elle se traduit par des réflexes de la parole et des réactions du corps, elle se trahit par des peurs et des projections fantasmatiques.

C'est à cet endroit de l'imaginaire et même de l'inconscient qu'a surgi la figure du barbare, qui permet au groupe de se définir, d'affirmer son identité : avec le barbare, les enjeux du présent rejoignent les mythes. En cela, le spectacle rejoint mon travail sur les imaginaires contemporains dans lesquels s'entrelacent la réalité vécue au présent et la mémoire du passé. Il s'inscrit dans un désir de tenter, avec les modestes et formidables moyens de la scène, la lutte contre l'immense machine à fabriquer des représentations que sont les médias dominants.

Intention de mise en scène

Que viennent les barbares est une manière de participer à l'écriture de ces récits qui manquent : les récits poétiques et dramatiques où s'incarnent des figures, s'éprouvent les présences de celles et ceux qui font la France, ce pays multiple et divers que le « roman national » n'épuise pas.

Je pense à cette phrase que l'historien Patrick Boucheron emprunte à son illustre prédécesseur Jules Michelet : « ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France ». En allant à la recherche de qui est perçu comme Français, ce sont des éclats et des échos de l'histoire du monde que nous avons recueillis: des luttes toujours à recommencer, des histoires de guerres gagnées et d'autres perdues, des rencontres improbables, et les rêves de quelques figures qui illuminent le présent.

Avec ce spectacle, je poursuis la ligne artistique d'un théâtre de la pensée et des affects, qui invente des situations de jeu à la fois concrètes, ouvertes et poétiques portées par des personnages ambivalents, inattendus, qui suscitent à la fois l'identification et le trouble, l'empathie et le questionnement.

TEXTE

Le texte est envisagé comme une matière textuelle malléable au plateau, comme une base des possibles à retravailler avec les interprètes sur scène. Il va donc continuer à s'écrire à partir des sessions de répétition, entre les différentes phases de la création.

La trame en cours d'écriture avant les répétitions vise avant tout à mettre en intrigues les grands thèmes du projet, avec le souci de créer des parcours et des rivalités, des conflits d'affects et d'imaginaires.

Les différentes séquences du texte sont autant de manières de cadrer, en variant les angles, les passions identitaires et les conflits de mémoire qui affleurent aujourd'hui. La dramaturgie prend le parti pris poétique de détourner des situations souvent inspirées de situations réelles sur le terrain de la fiction. Des grandes figures historiques sont travaillées par un imaginaire qui vise à susciter le trouble de l'identification à soi et au présent. L'anachronisme est assumé car le plateau rend possible les étincelles de rencontre improbables. Et personne n'étant ce qu'il/elle prétend être, les jeux de rôles s'engagent dans une guerre des apparences, qui poussent à bout les logiques immédiates et leurs contradictions.

Que viennent les barbares est une tentative de saisir ce qui nous sépare et ce qui nous unit, en tirant quelques fils de l'histoire mondiale de la France pour questionner ce qui nous arrive.

ENTRETIEN AVEC MYRIAM MARZOUKI

MC93 : Votre précédent spectacle, *Ce qui nous regarde*, interrogeait le regard posé sur les femmes portant le voile. Quelle est la question de départ dans *Que viennent les barbares* ?

M.M : Elle est issue du travail sur *Ce qui nous regarde*. Derrière cette difficile perception du voile et de tous les débats de société qu'il suscite autour de l'islam, du féminisme, de la laïcité, je me suis rendue compte que la question en jeu était aussi celle de la citoyenneté. Toutes les femmes interrogées m'avaient répondu : on ne me regarde pas comme française. Alors qu'elles l'étaient toutes. À qui accorde-t-on d'emblée, dans le regard, la citoyenneté française ? L'idée du spectacle a germé ainsi. Je ressens une difficulté dans le débat public à reconnaître la France comme une société constituée de citoyens véritablement divers dans leurs apparences et leurs origines, des citoyens aux appartenances également multiples et complexes.

Je crois que ce qui pose problème c'est de vivre aujourd'hui dans une France où les Français ne sont plus seulement blancs. Et cette difficulté est en décalage avec la définition abstraite de la citoyenneté française, généreuse et universelle qui ignore le sexe, la couleur de peau et toutes les spécificités du corps. Nous sommes dans un moment saturé de réactions affectives. D'un côté, il y a la colère de millions de Français qui éprouvent un fort sentiment d'injustice à être traités comme des citoyens de seconde zone : les enfants de la décolonisation qui subissent discriminations sociales et violences policières. De l'autre, la peur d'une partie de la société française qui regrette que le pays ne ressemble plus à ce qu'il a été et mythifie une France qui n'a sans doute jamais existé. Dans ce contexte, qu'est-ce qui fait le « nous » aujourd'hui en France ?

On peut être moralement et intellectuellement antiraciste et participer en toute bonne foi ou presque, à la perpétuation de structures sociales racistes. C'est le cas de la majorité d'entre nous. Alors je cherche comment le théâtre peut rendre sensible cela et créer des zones de doute, d'inconfort et de reconnaissance de soi. Je crois aussi qu'il faut prendre au sérieux le fait que ce n'est pas facile de vivre avec ceux qui ne nous ressemblent pas. On a tous tendance à se rassembler par milieux sociaux, affinités professionnelles, par couleur de peau aussi. Or dans le monde entier les migrations, les exils, sont devenus un phénomène massif et plus jamais on ne vivra dans un village ou une ville où il n'y a que des gens qui nous ressemblent. Il faut en prendre acte ! Tout cela dessine un paysage nouveau, et c'est finalement ce paysage, mental, historique, imaginaire que je veux explorer sur scène.

MC93 : Quelle est la place de la fiction dans le spectacle ?

M.M : Nous avons commencé par des recherches documentaires en identifiant des thèmes et des problèmes dont on avait envie de parler parmi lesquels la façon dont sont considérés les citoyens français noirs dans le récit national français, l'antisémitisme, la mémoire toujours blessée de la guerre d'Algérie. Ensuite, on a créé des situations de fiction où se rencontrent des personnages inspirés de figures historiques, et d'autres qu'on a imaginés. Nous jouons avec l'histoire, des fictions s'entremêlent avec des anachronismes assumés, car j'aime les rencontres poétiques qu'ils permettent. Le théâtre peut produire ces chocs d'imaginaires de façon très magique. Pour moi la place de la fiction n'est pas seulement dans la parole des acteurs, mais aussi dans la forme de réalisme décalé, légèrement tordu ou absurde qu'on cherche à faire exister au plateau.

Il y a une phrase de Pasolini qui m'inspire beaucoup : à propos de son travail sur *La Rabbia*, un film à base d'archives de la télévision italienne des années 50, il écrit : « J'ai fait ce film, sans suivre de chronologie ni même de logique mais en m'appuyant sur mon sentiment poétique et mes raisons politiques. » Je partage cette envie de jouer avec la chronologie et d'associer pensée et recherche esthétique.

MC93 : Comment partagez-vous l'écriture avec Sébastien Lepotvin ?

M.M : Écrire est tout d'abord pour nous deux une manière de tenter de formuler plus clairement nos propres questions sur le sujet. On avance par allers et retours et couches successives sur toutes les scènes du texte. J'aime bien ce processus. C'est rassurant et en même temps exigeant. Car quand on écrit seul, on peut se bercer d'illusions ou manquer de courage. A deux, on se réalimente. Ça passe par beaucoup de contradictions et un travail de ciselage, de couture de plus en plus précis en avançant ensemble dans l'écriture. Nous travaillons également dans un aller-retour nécessaire avec le plateau, les différents temps de répétitions. Le texte est une trame initiale qui va continuer de s'écrire à partir de la mise à l'épreuve avec les comédiens.

MC93 : Avec quels outils scéniques avez-vous envie de jouer ?

M.M : Je pense les personnages un peu comme des spectres, des figures du passé dont la présence irradie encore quelque chose pour nous aujourd'hui et que le travail de mise en scène fait revenir au présent. Certains sont là, très incarnés par les comédiens. D'autres sont plus de l'ordre de l'apparition. Et ils rencontrent des personnages contemporains, ancrés dans notre présent. J'envisage les possibilités du plateau comme autant de manières de traiter ces degrés de « spectralité ». La création sonore va permettre également de faire ce voyage à la fois intime et collectif dans le passé et ses traces sonores. Enfin, il y aura un travail chorégraphique car nos perceptions de l'autre sont toujours liées à des réactions de corps à corps, qui se jouent en deçà des mots. Nous allons jouer avec les physiques des comédiens pour venir mettre un peu de trouble et aussi de la vie et du jeu dans toutes ces obsessions identitaires !

MC93 : À quoi fait référence le titre de votre spectacle *Que viennent les barbares* ?

M.M : À un poème de Cavafis, poète grec d'Alexandrie, écrit en 1904 : *En attendant les barbares*. C'est un texte étonnant, que l'on imagine situé dans l'Antiquité : les Romains sont rassemblés sur une place pour se protéger d'une invasion barbare imminente. Ce texte a été comme un moment d'éclaircissement de la thématique sur laquelle j'avais envie de travailler : cette inquiétude contemporaine de l'autre perçu comme danger, comme ce qui va mener au chaos et qui rejoint cette figure archaïque du barbare. Le poème m'a plu par sa force symbolique, cette dimension des imaginaires que je voulais explorer.

Le poème est aussi l'épilogue de notre pièce. Je voulais depuis le départ « dépayser » la question identitaire à la fin du spectacle, c'est-à-dire la poser dans un plan très large, faire un immense « dezoom », et finir le spectacle sur un espace scénographique très différent. J'ai voulu poser les personnages à l'échelle de la nature pour situer les humains, leurs conflits et leurs peurs à l'échelle du vivant, replacer l'espèce humaine comme espèce animale parmi les autres.

Je crois que les questions politiques autour de la xénophobie et du racisme sont impossibles à séparer désormais des questions écologiques et de l'entrée dans l'anthropocène. Pour la scénographie, nous nous sommes inspirés du diorama des musées d'histoire naturelle pour traiter cet épilogue. Le diorama c'est le mode d'exposition théâtralisé des animaux empaillés, voire même, dans la période coloniale, des figures des « barbares » et des « primitifs ». J'ai imaginé que les barbares qui seront exposés dans un Musée de l'homme dans quelques siècles, c'est peut-être nous, notre humanité prédatrice, qui prépare l'effondrement...

Propos recueillis par Olivia Burton en mars 2018.



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage





Myriam Marzouki
Auteure et metteuse en scène

Myriam Marzouki vit à Paris et dirige la Compagnie du dernier soir. Elle découvre le théâtre comme comédienne dans le cadre universitaire parallèlement à des études de philosophie et poursuit sa formation théâtrale à l'École du Théâtre National de Chaillot. Entre 2004 et 2010, elle a mis en scène des textes de Nathalie Quintane, Francis Ponge, Georges Perec, Jean-Charles Massera, Véronique Pittolo, Patrik Ourednik. Avec Emmanuelle Pireyre, elle a collaboré en 2011-2012 en lui passant commande d'un texte inédit, *Laissez-nous juste le temps de vous détruire*. En 2011, à l'invitation du Festival d'Avignon, elle crée *Invest in democracy* dans le cadre de la *Session poster*, une performance sur la langue de la dictature tunisienne. En 2013, elle a créé *Le début de quelque chose* d'après le texte d'Hugues Jallon au Festival d'Avignon.

En 2016, elle conçoit et met en scène *Ce qui nous regarde*, un théâtre poétique et politique, ouvert à la libre interprétation, qui interroge nos imaginaires et nos perceptions des femmes voilées en France. *Ce qui nous regarde* a été créé au festival Théâtre en mai, avant d'entamer une tournée nationale en 16/17 (Ferme du Buisson, Comédie de Saint-Etienne, Comédie de Valence, Théâtre l'Echangeur/MC93 hors les murs, Comédie de Reims, TNG-Lyon).

Sébastien Lepotvin
Auteur

Dramaturge et auteur avec Myriam Marzouki de *Ce qui nous regarde*, il est actuellement codirecteur du théâtre L'Echangeur — Bagnolet. Auparavant il a été administrateur et co-programmateur du théâtre Les Ateliers de Lyon. Il a également, avec Eric Vautrin, directeur de Poésie/Nuit, organisé plusieurs éditions de cette manifestation dédiée à la poésie contemporaine et a accompagné des artistes de théâtre et de musique tels que Rayess Bek, Alice Laloy, Sébastien Derrey, Clara Chabalier ou Simon Delétang.

Louise Belmas
Comédienne

Elle est reçue au concours de l'ERAC en 2007 et intègre la promotion 18 (2007-2010). Elle y travaille, entre autres, avec Gildas Milin, Xavier Marchand, Béatrice Houplain, Nadia Vonderheyden et Catherine Marnas. Au sortir de l'école, elle est comédienne permanente au CDR de Tours pendant un an, puis entame une collaboration avec Bertrand Bossard, artiste associé au CENTQUATRE et au TGP. Récemment elle a joué dans *Vivipares et Vivipares Posthumes* mis en scène de Céline Champinot. Elle a travaillé avec Myriam Marzouki dans *Ce qui nous regarde* créé en 2016.

Marc Berman
Comédien

Après une formation au Théâtre du Soleil de 1974 à 1976, sous la direction d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre laboratoire de Wrocław, sous la direction de Jerzy Grotowski, il crée en 1975 avec Jean-Claude Penchenat la troupe du Théâtre du Campagnol, au sein de laquelle il participe à tous les spectacles comme comédien jusqu'en 1983. De 1985 à 2004, il joue sous la direction notamment de Matthias Langhoff, Jacques Nichet, Jean Jourdeuil, Bruno Bayen, François Rancillac, Magali Lérès, Laurent Laffargue. Il a collaboré pendant une vingtaine d'année comme interprète et scénographe avec la metteuse en scène Anita Picchiarini. Plus récemment il a travaillé avec Mathieu Bauer, Benoit Lambert et Frédéric Sonntag.

Yassine Harrada

Comédien

Yassine Harrada a été formé à l'école du TNB où il a rencontré notamment Loïc Touzé, Claude Régy, Jean-François Sivadier, Bruno Meyssat, Nadia Vonderheyden, Renaud Herbin. Il a joué récemment pour Bruno Meyssat dans *Kairos* (Théâtre de la Commune, 2016) et Alexandre Doublet dans *Dire la vie* (Arsenic, Lausanne). Il a été assistant à la mise en scène pour Alexandre Doublet dans *Scievilisation* et pour Stanislas Nordey dans *Les Justes* d'Albert Camus et *Par les villages* de Peter Handke.

Claire Lapeyre Mazérat

Comédienne

Elle s'est formée à l'Ecole du Théâtre National de Chaillot, au Studio Théâtre d'Asnières et à l'Académie Théâtrale de l'Union. En 2006, elle cofonde le collectif JAKART où elle alterne jeu et mise en scène et s'attaque à différentes écritures : Heiner Müller, Shakespeare, Copi, Leminsky, Cortázar. Elle a joué sous la direction de Thomas Quillardet dans plusieurs spectacles (*Le repas de Novarina*, *La villégiature* d'après Goldoni, *Les Autonautes de la Cosmoroutes*). Elle conçoit également ses propres projets, surtout sous forme de performances.

Samira Sedira

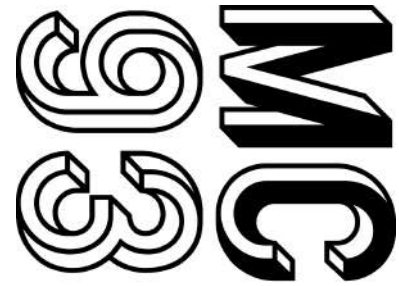
Comédienne

Formée à l'Ecole supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne, elle est à la fois comédienne pour le théâtre et le cinéma, auteure de roman, dramaturge et traductrice. Au théâtre, elle joue régulièrement pour Richard Brunel (*Roberto Zucco*, *Métamorphose*, *Casimir et Caroline*, etc.), mais aussi pour Mani Souleymanlou (*Trois*), Charles Tordjman (*Daewoo*, créé au Festival d'Avignon) ou encore Christophe Perton (*Médée et les phéniciennes*). En 2015 et 2016, elle écrit deux pièces de théâtre qui sont jouées à la Comédie de Valence dans le cadre du Festival Les controverses. Ses romans sont publiés aux Editions du Rouergue.

Maxime Tshibangu

Comédien

Formé dans la classe libre du Cours Florent et titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, il a travaillé au théâtre avec Jean-François Mariotti (*Gabegie 09*, *Histoire du monde*), Léon Masson (*La nuit s'est abattue comme une vache, Il faut penser à partir*) et Sofia Norlin (*Klimax*). Il a participé à des séries à la télévision sur France 2 (*PJ*, *Boulevard du palais*), Arte (*Ministères*), Canal + (*Pigalle la nuit*) et NRJ12 (*Dos au mur*). Il a joué au cinéma avec Cédric Klapisch (*Paris*), Radu Mihaileanu (*Le Concert*) et dans le premier long-métrage d'Abd al Malik (*Qu'Allah bénisse la France*). Récemment il a travaillé avec Joël Pommerat sur *La Réunification des deux Corées* et *Ça ira (1) Fin de Louis*.



**maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny**